

# Note d'intention

## pour les jeunes de ce monde dans le cœur et l'esprit

par ROCHAT DE LA CORNE D.M

auteur de la Peste des Mots

contact : [www.cinecritures.net](http://www.cinecritures.net)

---

Ce lieu est celui de l'incertitude du genre. De l'incertitude au sujet de l'identité sexuelle.

Si chaque être humain au monde suivait au grand jour ses rêves les plus secrets, la face de ce monde serait changée. Encore que les rêves en cachent d'autres, plus profondément enfouis, ce qui rend toute recherche aléatoire et quasi infinie. Puisque tout est possible, dans l'hypothèse.

« Suis-je un homme ? » se demande le poète ? Un homme ou une femme, androgynes. Un homme improbable aimant une femme tout aussi improbable. C'est le manque qui me conduit à aimer celui ou celle que je crois être l'autre. Cet autre si semblable et si différent. Cette improbabilité fait de moi, sur le plan du langage, un être sexué par séquences. Le « je » est parfois homme, parfois « femme ».

Je puis être un homme physique et une femme psychique ou l'inverse. Ou par séquences. La dénomination sexuelle n'est pas toujours pertinente. Dans l'exil de moi-même, j'ai rencontré d'autres identités.

Dans la hiérarchie patriarcale des sexes, Jean Genet remarquait que si l'homme (*der Mann*) se trouvait au sommet de l'échelle des pouvoirs, sans conteste celui qui se trouvait au plus bas était l'homme travesti en femme, reflet, image restituée dans, par un miroir d'une plèbe nommée « femme dite réelle. »

Auteur : Rochat de la Corne

[www.cinecritures.net](http://www.cinecritures.net)

A la frontière des sexes, les trans, les traves, les sans voix, les apatrides du genre révèlent pourtant l'articulation majeure de notre vie faite de stéréotypes, d'images vécues dans le Palais des glaces de « La Peste des mots ».

Dans la vie de tous les jours, les êtres humains sont des numéros.

Leur tombe est un numéro. Ils sont dénombrés, étiquetés. Certains gardent un numéro sur l'avant-bras. D'autres le conservent dans leur tête... je serai le numéro UN, ou DEUX ou TROIS, ou le nombre MILLE. Les numéros sont l'étiquette de ceux qui sont étiquetés, comptés, trente moutons dans ce troupeau-ci, quarante dans ce troupeau-là. Chaque numéro va dans un tiroir précis, les pairs, les impairs, les centaines, les milliers, etc. Aujourd'hui, il n'existe plus d'êtres humains non dénombrés.

Quand les mots ne révèlent plus les contenus... ils deviennent la peau dont ils ont pris l'apparence. Pauvres mots. Sans sens et sans appel. Plus les gens répondent à l'étiquette, moins ils vivent leur profondeur... Au fil du temps, je deviens l'étiquette qui me désigne, je deviens un numéro.

Ainsi, les quatre numéros de « La Peste des mots » sont-ils étiquetés, homme, femme, chef, quidam ou poète. Informaticien, médecin ou « sine nomine ». Au choix.

**« La Peste des mots ».**

**Il ou Elle (hors de la Cage) sont Il et Elle, puisque je pense les deux personnages comme des séquences opposées et semblables. Ce sont deux personnages distincts, à l'extérieur du moins. Qui peut confondre le Père et la Mère ? Suis-je cette enfant qui cherchait la chaleur humaine dans l'effleurement des boucles blondes de ses amies ?**

C'est dans une maison bourgeoise, en plein centre de la ville d'Aix-en-Provence, que le premier jet de la pièce dut être terminé d'écriture en 1968. Elle fut conçue côté de la rue du Bon Pasteur dans une très grande demeure dont le couloir d'entrée menait à un petit jardin agrémenté d'un palmier dattier. Le sol du long et large couloir était composé de dalles noires et blanches.

C'est dans ce lieu que prit forme la Cage-aux-numéros, cage dorée il est vrai, mais Cage tout de même. Non que nous fussions surveillées par des geôliers et des geôlières, -tout à fait loin de là- mais la Cage exprimait une connotation psychique et elle eut pu voir le jour dans n'importe quel lieu protégé du monde, ayant la tranquillité suffisante pour être et écrire. D'ailleurs, ce lieu fut un lieu de paix et je m'y sentis affectivement parlant, fort bien. Dans les cuisines, la cuisinière tua un jour un chat en l'assommant contre le mur, un chat au nom prédestiné de « Catastrophe », comme quoi les lieux les plus tranquilles laissent parfois naître de barbares pratiques.

Homme, femme... que veulent dire ces mots ? Qui suis-je ? Qui es-tu ? Quels sont les ponts qui nous relient ? Je me souviens d'un rêve curieux que je fis une nuit. Je me trouvais devant un pont en vert-de-gris, tenue militaire et kaki. Une sentinelle de garde me dit : « Ne passe pas par ce pont car si tu mets le pied dessus, il va sauter. » Je la regardai, perplexe cette sentinelle, puis je lui passai devant et traversai le pont comme les acrobates en marchant sur mes mains et les pieds en l'air... Et le pont ne sauta pas ! Ne pas mettre un pied dessus ne veut pas dire qu'on ne peut y mettre la main. Tout n'est pas question de poids scientifique mais de signifiant et de signifié !

**L'autorité des mots...**

Les textes que j'écris possèdent l'imprimatur d'une autorité absente, mais autorité tout de même (O Paradoxaie inquiétude !) et dans un autre sens puisque aujourd'hui toujours je me réfère à cette période pour tout fondement analytique.

Les temps changent et restent semblables. On peut creuser dans la chair de la vie un tunnel si profond qu'il nie ou passe sous silence le reste du monde et des temps de vie. Et pourtant ce travail en profondeur révèle des choses semblables à d'autres types de travaux. Par exemple, dans mon travail d'écriture, le Minimal art, arte povera, l'art conceptuel furent plus important que tout œuvre littéraire de l'époque à quelques exceptions près, Cocteau, Vian, Genet, Schwartz, Becket, Ionesco, pour ne citer qu'eux. L'œuvre plastique eut plus d'importance pour moi ?????????????? que l'oeuvre littéraire. Aujourd'hui encore je me sens plus proche des milieux plasticiens. Comment se fait-il que l'espace ait plus d'importance que le son ? Cela vient-il du fait que pour s'incarner, toute parole a besoin d'un lieu, d'un espace, qu'il soit intérieur ou effectif ?

La note d'intention pourrait être simple. Traquer dans le mot, le verbe, la phrase, le langage les préjugés, la peste qui nous tenaille et qui fait les guerres. Le sang coule, les êtres humains s'étripent pour le lieudit : « Chez moi... »... le sang coule encore parce la femme veut dire ceci ou cela. Que cet homme barbu et musclé est l'homme idéal !

Tant de bonnes pensées, de prévenantes intentions, de « on-dit parce qu'on y croit » provoquent de malheurs et de guerres. Dans notre société humaine, généralement fondée sur le dualisme, tout repose sur la paradoxale juxtaposition du bien et du mal. **Les séparer et les opposer revient à entamer un discours de guerre.** C'est cela ma note d'intention.

Je ne crois pas au Las Vegas de la politique extérieure où tout se joue sur des tables à roulettes qui tournent entre le noir et le blanc avec pour destinée soit le blanc révééré, soit le noir conspué et les conflits que cette attitude suggère. Les anges

**Auteur : Rochat de la Corne**

[www.cinecritures.net](http://www.cinecritures.net)

traquent les démons. Alors que parfois le blanc cache le noir et que le noir voit sourdre du blanc. Je ne crois pas en ce Las Vegas qui inspire pourtant tout ce que j'écris. La mort préside à une destinée que je voudrais sans tache. Mais que peut-on vouloir pauvres humains, sinon vouloir un peu plus d'humanité dans ce monde.

Je crois au poète. Je crois en ceux qui cherchent les sons des mots avec des correspondances intérieures, des racines solides accrochées au vécu, avec tout ce que cela signifie d'ancrage dans le bien et dans le mal. Avec le barbare qui vit au plus profond de notre être.

Des mots qui ont des racines dans le vécu et non des mots vides de sens utilisés pour asservir, vendre des biens de consommation, des mots esclavagistes.

Le poète de « **La Peste des mots** » est **Orpheus**. Je crois en sa jeunesse, je crois en la jeunesse dont le cœur explose d'idéalisme et de volonté de tout changer. Je ne crois pas aux vieux racornis qui croient tout savoir et qui congèlent toute avancée vers une société plus juste. Bien sûr il existe des jeunes bêtes et méchants et des vieux dynamiques. Bien sûr... Pourtant ce que j'aime voir dans la jeunesse, c'est une sûreté d'elle-même fondée sur une immense fragilité.

Cette fragilité, le poète la ressent. Il parle entre vie et mort, veille et sommeil, conscience et inconscience. Il ne dit pas tout juste, il dit simplement ce qu'il est. Comme Orphée au bord du néant du royaume d'Hadès. Quand il plonge, avant de remonter, dans ce qu'il croit être le néant de la mort. Il remontera à la terre meuble des saisons de la vie, il remontera entier. Avec son double féminin. Il sera enfin homme et femme devenu. Se retournant, il extériorise, voit et sépare sa féminité de sa masculinité. Elle sera absorbée par le Royaume d'Hadès. Ainsi le poète a-t-il un langage exempt de la peste qui ravage la Cage. Jusqu'au moment où Elle et Lui entrent dans la danse. A ce moment-là pour que vive en lui la jeunesse de la vie, il décidera de se

**Auteur : Rochat de la Corne**

[www.cinecritures.net](http://www.cinecritures.net)

commettre, de faire lien avec les pestiférés, de faire du monde le lieu dit de la vie transfigurée. Car le poète, même si son langage est pestiféré deviendra le lieu de la transfiguration.

Deux autres pièces ont été écrites sur le même thème. Elles devraient émerger dans la période des années 2000, car contrairement à la Peste, achevée et recopiée telle qu'elle fut conçue, elles ne sont encore qu'ébauche bien précise sur une nappe de bistrot et représentent environ 200 pages de lecture. Elles ont pour titre : « **La Bête doit mourir** », plus axée sur le monde de l'ombre et de la lumière et « **Shakenried** », pièce mettant en scène un anti-héros messianique. Ces trois pièces cependant, par l'unité de leur temps d'inspiration, ont pour thème une forme de résurrection, de transmutation sans pour cela adhérer à un message christique. Ne faut-il pas mourir un peu pour renaître à la vie ? Pour renaître à quelle vie et sous quelle forme ? Minorités de tous pays unissez-vous afin que la masse des répétiteurs de poncifs ressente les brèches qui lézardent leurs discours. Minorités de tous pays unissez-vous afin que la multiplicité des vies retrouvées s'exprime au grand jour. « Je suis autre et la même » et je suis fière de l'être. (CFB-22.07.09)